

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

## Sommaire

PAQUES.

VOYAGE DES MISSIONNAIRES SALESISIENS À LA TERRE DE FEU. — II. De Bahia à Puntarenas (Suite et fin.)  
DON BOSCO ET VICTOR HUGO, par le P. Ragey.  
(Suite et fin).

NÉCROLOGIE. M. ROUQUIER, à Nice.

UNE ŒUVRE CATHOLIQUE.

Grâces attribuées à Marie Auxiliatrice et à l'intercession de Don Bosco.

Coopérateurs défunts.

## PÂQUES.

Savez-vous quelles gens ce sont que les chrétiens ? ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance : et en attendant, que sont-ils ? ils sont patients dans les tribulations. Que ces paroles, mes Frères, soient notre consolation pendant les calamités de ces temps ; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours.

BOSSUET. Premier sermon pour le jour de Pâques.

L'homme espère parce qu'il souffre. Et c'est le péché seul, dans ses suites et par son action sur le sort des fils d'Adam, qui cause cette souffrance. La première faute a privé ceux qui la commirent, et leur postérité avec eux, d'un état de félicité d'où tout besoin était banni, et de

la facilité de persévérer dans ce bienheureux état. Depuis ce jour, l'homme soupire après un bien qu'il a apprécié en le perdant ; et ce désir de possession est la forme même de son espérance. Nous sommes donc tous en route pour une terre où ce bonheur qui fut au commencement notre patrimoine légitime, nous attend.

Et ce bonheur qui nous attend, c'est Dieu. « C'est pourquoi cette vie misérable, dans laquelle les ans, qui vont et qui viennent, nous enlèvent continuellement quelque chose, nous est à charge ; parce que nous sentant nés pour être immortels, nous ne pouvons nous contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort. Mais nous soupignons de tout cœur après cette vie bienheureuse qui, nous revêtant de gloire de toutes parts, engloutira tout d'un coup ce qu'il y a en nous de mortel : *sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est, a vita* » (1). Cependant notre Dieu, nous ne le possédons pas encore comme il doit se donner à nous définitivement. Nous voyageons vers lui : Vivre comme voyageurs c'est là le fond de la vie chrétienne. « Cet esprit de pèlerinage, qui est l'esprit de la foi et par conséquent l'esprit du chris-

(1) BOSSUET. Sentiments du chrétien touchant la vie et la mort.



tianisme » (1), témoigne que Dieu seul peut nous contenter.

C'est que « Dieu seul nous suffit; et il ne faut que le voir pour le posséder, parce qu'en le voyant on voit *tout le bien* (2) comme il l'explique lui-même à Moïse: on voit donc tout ce qui peut attirer l'amour: on l'aime sans bornes; et tout cela c'est le posséder » (3).

Mais comment aller vers lui? Quel sera le mode de notre voyage? En quoi consistera la démarche qui doit nous mettre sur son cœur pour jamais?

« L'homme, depuis le péché, est né pour être malheureux » (4). C'est dire qu'en quittant le péché, très certainement il trouvera le bonheur, c'est à dire Dieu, dont le péché seul le sépare. Quitter le péché, c'est, dans le langage des miséricordes divines, se convertir. C'est passer de l'état de révolté aux droits et aux affections qui sont le privilège de l'enfant dont la vie se passe dans la maison paternelle. La conversion a son heure qui ne vient qu'une fois. « Il y a un jour que Dieu seul sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource » (5).

Le passage dont il s'agit est donc un adieu et une marche en avant.

Un adieu généreux, total et définitif, au péché. L'âme qui le prononce comme Dieu aime à le dicter lui-même, aux moments bénis de ses meilleures grâces, abandonne résolument le péché, ses restes secrets et la mort qu'il réserve à celui qui lui a élevé un autel en son cœur.

C'est aussi dire adieu au péché que de donner au bon Pasteur la joie de nous rapporter sur ses épaules au bercail après nous avoir cherchés et trouvés, au prix de mille fatigues dont la moindre est une merveille de la divine charité.

C'est enfin briser sans retour avec le péché que de ressentir une sincère douleur de l'avoir commis, une honte chrétienne des faiblesses où il nous a entraînés, et aussi une crainte salutaire de tous les périls et de toutes les tentations qui nous menacent.

La récompense ne se fera pas attendre. Jamais personne n'a vaincu Dieu en gé-

nérosité. Il renouvelle ses élus; et pour qu'ils deviennent des « hommes faits » *in virum perfectum* (1), « dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale, il ornera leurs corps d'immortalité. Par ces trois âges, les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ, » ainsi que parle l'Apôtre: *in mensuram actatis plenitudinis Christi* (2). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel est semblable à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin (3).

Le passage de l'âme à son bien suprême est un adieu.

Il est aussi une marche en avant. Cela seul implique un but, une route sûre pour y arriver, des aliments pour sustenter le voyageur durant le chemin. Mais il se trouve que passage se disant *Pâque* dans les deux Testaments, Jésus-Christ, qui les concentre en lui tous deux, nous apprendra à opérer ce passage. Aussi bien devons-nous le faire avec lui, puisque notre but est le même: nous allons du monde à son Père, qui est le nôtre. Que rien donc ne nous retienne au moment de partir. Quitter un monde où Jésus ne veut plus demeurer, c'est rentrer de l'exil pour revenir à la maison paternelle. « Passons donc de ce monde avec joie; mais n'attendons pas le dernier moment pour commencer notre passage... Apprenons à célébrer notre Pâque dès le premier pas: que notre passage soit perpétuel: ne nous arrêtons jamais; ne demeurons point, mais campons partout à l'exemple des Israélites: que tout nous soit un désert, ainsi qu'à eux; soyons comme eux toujours sous les tentes; notre maison est ailleurs: marchons, marchons, marchons; passons avec Jésus-Christ: mourons au monde, mourons-y tous les jours: disons avec l'Apôtre: *Je meurs tous les jours* (4): je ne suis pas du monde; je passe, je ne tiens à rien » (5). D'ailleurs, puis-je faire fausse route? Ne suis-je pas en compagnie de celui qui est

(1) BOSSUET. *Sentiments du chrétien touchant la vie et la mort.*

(2) *Exod.*, XXXIII.

(3) BOSSUET. *Médit. sur l'Evang. La Cène. Première partie. LXXXIII<sup>e</sup> jour.*

(4) BOSSUET. *Ibid.*

(5) BOSSUET. *Pensées détachées sur les visites du Seigneur, etc.*

(1) *Ephes.*, VI, 13.

(2) *Ibid.*

(3) BOSSUET: *II<sup>e</sup> Sermon pour le jour de Pâques.*

(4) *I. Cor.*, XV, 31.

(5) BOSSUET. *Médit. sur l'Evang. La Cène. Première partie, II<sup>e</sup> jour.*



la voie ? Et qui peut manquer le but s'il suit le chemin tracé par Dieu lui-même pour qu'on arrive jusqu'à lui ? La loi divine s'ouvre sous nos pas. *Posez-la devant moi, Seigneur, la voie de vos justifications, et je la suivrai toujours* (1). C'est que dans ce chemin je trouverai la lumière, la paix et les touches pressantes de vos miséricordes. *Elle est un flambeau sous mes pas, votre parole, et une lumière dans ma voie.* Je ne l'oublierai pas, ô mon Dieu ; et parmi les mille obstacles, les embarras pénibles semés sur la route où nous devons cheminer ici-bas pour arriver jusqu'à vous, mon cœur ne se troublera point. *Il jouissent d'une paix immense ceux qui aiment votre loi, et il n'est point pour eux de scandale.* Ils ne tomberont point tant qu'ils s'appuieront sur vous. Et dans cette voie où m'a engagé votre divin vouloir, je rencontre votre amour, prévenant, tendre, efficace, ouvrier de créations vraiment dignes de vous. A mesure que je m'avance, votre grâce me sollicite, me presse, s'empare de moi et me renouvelle par des énergies délicates et pures, auxquelles je vous demande de ne résister jamais. *La loi du Seigneur est immaculée ; elle convertit les âmes.*

Dieu nous attend pour nous rendre notre héritage et nous l'assurer désormais dans la stabilité des durées éternelles. Sa loi est notre route. Mais où est le viatique de notre pèlerinage, la provision qui soutiendra nos forces à mesure que nous avancerons ? Quand, *le bâton à la main, une ceinture sur les reins, nos souliers mis à nos pieds, nous devons nous dépêcher de manger la pâque* (2), c'est à dire quand nous entreprendrons ce passage du monde à Dieu, se trouvera-t-il quelqu'un pour nous dire comme au prophète *Lève-toi, mange ; car il te reste un long chemin à parcourir* ? (3). Ou plutôt comme ce passage est pour nous de tous les jours, puisque nous ne nous arrêtons jamais dans notre marche, avons-nous une provision qui puisse nous sustenter tandis que nous voyageons vers Dieu ? Oui, mon Dieu, cette provision divine, vous nous l'avez donnée. Et ce viatique de ceux qui vont à vous n'est autre que vous-même. Vous connaissiez les fatigues et les périls de la route : vous avez voulu

être notre sauvegarde et notre repos. Le Sacrement institué par vous le jour où vous nous avez aimé à l'excès (1), à la folie, traduisent les saints Pères, ce Sacrement nous munit de vous-même. Corps, sang, âme, divinité, tout ce que vous êtes entre en nous et devient nous-mêmes, de façon que nous sommes consommés en un avec vous.

Ce mémorial de la mort de Jésus-Christ, ce banquet où il est notre victime et notre nourriture, n'est-il pour nous, chrétiens, qu'un anniversaire ? Pour recueillir le fruit de l'Eucharistie, c'est à dire pour vivre de la vie de Jésus-Christ, est-ce assez de participer une fois l'an au doux mystère du Sauveur ? Sans doute cela suffit pour que l'Eglise n'ait pas à gémir sur une désobéissance doublée d'une injure au sacrement de l'amour divin. Mais si Jésus est le pain de notre voyage, pouvons-nous marcher sans défaillir en ne mangeant que de loin en loin ce pain du ciel ? « Tous les jours des chrétiens sont une fête : leur vie est une éternelle solennité : ils doivent aussi toujours être en joie, comme saint Paul le leur dit sans cesse : et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie et à la gloire éternelle » (2). Mais si Jésus est la joie de nos âmes, pourquoi ne pas goûter cette joie, avant-goût et gage de la gloire éternelle ? L'Eucharistie est le gage de la rémission des péchés. *Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance ; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés* (3). Mais si Jésus veut nous appliquer l'expiation qu'il a faite pour nous, pourquoi nous y refuser ? Comment n'irions-nous pas plus souvent nous purifier dans ces flots de sang divin qui coulent sans cesse sur le monde ? « Quel repos à une conscience troublée de son crime, et alarmée de la justice divine qui la presse, de goûter dans le Corps et dans le Sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là-même d'en effacer tous les restes ! Apprenons que l'Eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands elle effacera les petits, et nous donnera de la force pour éviter les petits et les grands » (4).

Comment recevoir dignement le Jésus qui nous apportera tous ces biens ? Ed

(1) Ps. CXVIII.

(2) Exod. XII, 11.

(3) Reg. III, XIX, 7.

(1) JOAN. XIII, 1.

(2) BOSSUET. Médit. sur l'Evang. La Cène. Première partie, LIII jour.

(3) MATTH., XXVI, 27, 28.

(4) BOSSUET. Ibid., XXV<sup>e</sup> jour.



lui réservant l'accueil qu'il mérite. Et nous sommes sûrs de le recevoir bien si nous participons à son corps et à son sang pour nous unir à Dieu et lui être plus agréables ; si nous apportons à cette action les ardeurs d'un amour toujours grandissant ; si, enfin, nous nous approchons humblement de ce mystère où l'humilité de Jésus trouve des triomphes qui devraient arracher du cœur de l'homme la racine même de l'orgueil. Mais surtout, laissons Notre-Seigneur régner en nous comme sa bonté le désire. Et alors nous serons comme ceux dont parle saint François de Sales quand il décrit les effets de la sainte Communion dans les âmes qui font « bonne digestion spirituelle » de Jésus-Christ. « Ils ont Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds. Mais ce Sauveur, que fait-il partout là ? Il redresse tout, il purifie tout, il mortifie tout, il vivifie tout : il aime dans le cœur, il entend au cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue, il écoute aux oreilles et ainsi du reste. Il fait tout en tout ; et alors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous. Oh ! quand sera-ce, mon Dieu ? quand sera-ce ? »

Ce sera toutes les fois qu'ayant reçu Jésus-Christ dans notre cœur bien préparé, nous mettrons à profit les joies de sa divine visite pour le recevoir mieux encore quand il daignera nous réjouir de nouveau de sa douce présence ; ce sera quand nous lui donnerons, avec un amour qui réponde à son amour, une hospitalité qu'il sollicite lui-même, implorant comme une grâce de pouvoir nourrir de la chair de son sacrifice ceux qu'il a rachetés de son sang. « Craignons de perdre Jésus-Christ qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus nous tend les bras à la croix : Venez, dit-il, mourir avec moi. Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras : Venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ à la droite du Père nous tend les bras : Venez, dit-il, régner avec moi : vous serez, vous serez un jour tels que je suis en cette glorieuse demeure ; vivez, consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel : soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel le dernier accomplissement

de la vie nouvelle, c'est-à-dire la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'âme et du corps. *Amen* » (1).

---

---

## VOYAGE

des Missionnaires Salésiens  
à la Terre de Feu.

### II.

#### DE BAHIA À PUNTARENAS.

(Suite et fin).

#### La Ste. Cécile en mer. — Souvenirs.

Le 22 Novembre, fête de Sainte Cécile. Le souvenir des touchantes solennités que Rome célèbre en son honneur me procure une pieuse allégresse. Deux fois j'en ai été l'heureux témoin. Je revoyais, transformée en un coin du ciel par les religieuses à qui elle est confiée, l'église où reposent les reliques de la jeune vierge. Je revoyais la crypte aujour de laquelle sont disposés 940 corps de martyrs ; puis le bassin de marbre et la pierre, conservés religieusement, parce qu'ils ont servi au martyre de la Sainte. Il me semblait être encore dans les catacombes de St. Callixte, où la vierge Cécile fut ensevelie ; le jour de la fête, ce tombeau, devenu glorieux, est resplendissant de lumières et disparaît sous des couronnes de myrtes et de roses. Je parcourais ces cryptes où tous les ans, la naissance au ciel de la bienheureuse Cécile est fêtée par la célébration du saint sacrifice, à de nombreux autels et jusqu'à midi ; sur le saint tombeau, orné de guirlandes d'immortelles et de fleurs, j'assistais à la Messe solennelle où l'on prêche en latin après l'Évangile, pour faire revivre les premiers temps de l'Église. Quelles pensées, quelles réflexions se présentaient à mon esprit ! Les siècles se sont poussés successivement comme des flots : mais le nom des amis de Jésus-Christ vit immortel sur la terre. Et leurs persécuteurs, où sont-ils ? dispersés comme la poussière au souffle des vents. Ils ont tous péri et ils périront tous, les ennemis du Christ Jésus et de son Église, parce que Dieu règne dans l'éternité des siècles.

A mesure que le soleil disparaissait dans la mer, nous organisons une sorte de séance musicale. Nous chantons en italien, en français et en espagnol différents cantiques, comme pour répéter la prière de sainte Cécile : *Fiat cor meum, Domine, immaculatum, ut non confundar.*

(1) BOSSUET, II<sup>e</sup> Sermon pour le jour de Pâques.



### Rio-Janeiro. — Mgr. Lacerda.

Le 23, à 8 heures du matin, le paquebot jeta l'ancre dans le magnifique port de Rio Janeiro. A midi nous recevons à bord la visite de notre cher confrère D. Rota, directeur de la Maison Salésienne de Sainte Rose à Nietheroy. Il nous invite à descendre à terre. Notre séjour devant être de 24 heures, nous acceptons très volontiers. Nietheroy est une gracieuse petite ville, assise sur une colline couverte de jardins délicieux et de bosquets remplis d'arbres exotiques. Confrères et enfants de Sainte Rose vinrent à notre rencontre et nous reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Nous fîmes une entrée solennelle au son de la fanfare. Une réfection dont nous avions grand besoin, nous attendait.

Le soir, vers 8 heures, Monseigneur Lacerda, évêque de Rio Janeiro, nous fit la douce surprise d'une visite. Avisé de notre arrivée et prévenu que nous devions aller le voir le lendemain matin, le vénéré Prélat, au lieu de nous attendre, avait daigné faire une course d'une heure pour nous presser plus tôt dans ses bras et nous voir plus à loisir. Jusqu'à onze heures, il nous entretenait avec une bienveillance toute paternelle. Je n'essaie pas de vous dire de quelle bonté et de quelle affection il entoure les Salésiens.

Le matin de notre départ, après avoir célébré la Messe à Santa Rosa, Monseigneur voulut bien s'asseoir à notre table.

A 10 heures, nous dûmes prendre congé de Sa Grandeur qui demeura un peu de temps encore avec nos confrères. En quittant Mgr. pour regagner le *John Elder*, nous avions le cœur gros : nous étions si touchés de son accueil ! Monseigneur Lacerda désire pour son diocèse et pour tout le Brésil de nombreuses fondations Salésiennes.

### Montevideo Quelques heures à « Villa Colon »

A 10 h. 3/4 nous étions rendus à bord ; mais le départ n'eut lieu qu'à 5 heures.

Le 25, dimanche, la mer étant agitée, Don Fagnano seul célèbre pour les passagers réunis sur le pont, du côté des troisièmes. Le soir, vent et pluie.

Le matin du 28, nous nous réveillons dans le port de Montevideo, où nous étions arrivés sans nous en apercevoir. A 9 heures, nous pouvons descendre à terre. Sur le quai nous trouvons Don Lasagna, directeur de la Maison de Villa Colon. Le tram et d'autres voitures nous déposent, après une heure de trajet, au Collège Pie. De splendides allées d'eucalyptus y conduisent ; l'air bienfaisant et embaumé que l'on respire sous ces voûtes majestueuses nous restaure les poumons, saturés d'air marin. Après une gracieuse réception, nous prenons un repas avec nos bien-aimés confrères.

Puis, visite du Collège et du bel établissement des Sœurs de Marie Auxiliatrice ; les deux Maisons sont entourées de grandes dépendances, jardins, vignes, vergers et pâturages.

### Bourrasque — Joyeuse humeur Une extase.

A 4 heures nous remontions sur le paquebot qui leva l'ancre à 5 h. 1/2. On avait embarqué quantité de bœufs, chevreaux et moutons pour avoir de la viande fraîche pendant le reste du voyage.

Cependant nous courions dans une direction où le ciel, déjà sombre, devenait plus noir d'instant en instant. Les éclairs se succédaient de plus en plus rapides et nombreux. Un vent d'une violence extraordinaire battait les cordages contre les mâts et faisait mugir avec un bruit horrible les énormes tubes qui portent l'air dans les profondeurs du navire. Une forte pluie confinait les passagers dans les parties abritées.

Le 29, le temps redevint sec, mais un froid intense nous obligea à prendre des vêtements d'hiver. Quel brusque changement de température ! Hier encore nous étions en plein été.

La mer n'était rien moins que tranquille. De grosses vagues donnant l'illusion de véritables collines, se poussaient les unes les autres et semblaient vouloir nous engloutir. Le tangage était très fort. Notre grand paquebot (longueur 118 m. sur 15 de large — tirant d'eau 7 m. sous la ligne de flottaison) élevé à des hauteurs effrayantes, retombait bientôt dans les larges vallées creusées entre les vagues. Et quand ces masses d'eau passaient sur le navire, de l'avant à l'arrière, comme un torrent, on eût facilement navigué sur le pont. Le spectacle de ce bouleversement des flots nous causait des émotions sans nuire à notre bonne humeur.

Les plaisanteries allaient leur train ; et je n'ai pas souvenir que la mélancolie se soit glissée parmi nous. La perspective même d'un bain froid ne nous effrayait nullement : la volonté de Dieu est toujours bonne, sous quelque forme qu'elle se présente. Les Sœurs, de leur côté, pensaient et se comportaient exactement comme nous.

Notre cher coadjuteur Bergese s'écriait dans une sorte d'enthousiasme lyrique : — On m'avait dit que la mer est une immense plaine liquide : je voudrais voir à mes côtés celui qui me racontait cette histoire. Que signifient tous ces promontoires ? Ne vous semble-t-il pas voir les collines de notre Monferrato ? Tenez, là-bas, voilà Créa, Moncalvo, Tonco avec les vallées qui les séparent.

Mais quelqu'un fit remarquer que l'absence des vignobles, richesse de ces riantes contrées, était à la ressemblance quelque chose de notable.

Il paraît qu'une Sœur de Marie Auxiliatrice, d'un naturel assez heureux, disait vo-



lontiers à ses compagnes ses impressions de voyage : — Ce matin, pendant la prière, me sentant soulever en l'air, au point d'en perdre presque la respiration, je dis au bon Dieu : Assez, de grâce, assez ! Pas plus haut, Seigneur, assez ! Et aussitôt l'extase prit fin : c'est que l'arrière du paquebot plongeait si profondément que si je m'étais cramponnée ferme, je mesurais le sol de la cabine. — Ces petits récits égayaient fort les compagnes de notre héroïne.

### Le détroit de Magellan.

Le 30 novembre, la mer fit mine de s'apaiser ; et le 1<sup>er</sup> décembre nous apporta la bonace et un temps splendide. En deux jours de bourrasque, nous n'avions fait que 420 milles ; or le *John Elder* fournissait habituellement 315 milles par 24 heures. Mais le retour du calme lui permit de reprendre sa course normale.

2 décembre. Dernier dimanche à passer en mer. A 4 heures nous sommes sur pied pour jouir du lever du soleil, si matinal dans ces régions. Quel bonheur de le revoir ! Il nous faussait compagnie depuis si longtemps !

A 9 h. 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, je célébrai la Messe pour les passagers de seconde classe, qui voulurent tous y assister. Leur tenue ne fut pas moins édifiante que les dimanches précédents.

Le soir, à 8 heures, la terre apparaît dans le lointain ; et à 9 heures nous entrons dans le détroit de Magellan. On avance avec de grandes précautions afin d'éviter les bancs de sable ou les écueils dont ces parages sont remplis. Notre marche était d'une lenteur désespérante : deux milles à l'heure. Il nous semblait que le navire fut à l'ancre.

Le 3 décembre, à droite et à gauche, nous voyons la terre tout près de nous. Elle offre un aspect aride et désolé : c'est un désert où l'œil ne rencontre ni un arbre ni un brin d'herbe. Un fort vent d'Ouest nous faisait grelotter. De lourdes vagues venaient se briser contre les flancs du navire. Nous étions tous sous une impression de tristesse. Heureusement qu'à 11 heures nous commençâmes à distinguer des montagnes verdoyantes encore éloignées, et derrière, à l'extrémité de l'horizon, des cimes neigeuses. C'étaient les sommets de Puntarenas, dont nous approchons vers midi.

### Puntarenas.

Au milieu d'épais bosquets on distingue de pauvres chaumières. Nous voici enfin à Puntarenas, toute petite ville bâtie au pied d'une colline inculte et sur le bord de la mer. A quelques kilomètres de distance, une imposante chaîne de montagnes couverte d'immenses forêts vierges forme un amphithéâtre autour de Puntarenas. Les maisons, alignées au cordeau, sont les unes peintes en blanc, les autres bariolées de couleurs variées.

Ce tableau vous dira que notre future résidence n'a pas précisément un aspect enchanteur ; nous l'avons cependant saluée avec un saint enthousiasme, comme le but et le terme désiré de notre long voyage.

A une heure le paquebot jette l'ancre dans le port. Ce port est tout simplement une rade. Deux chaloupes, une barque et quatre navires, c'est là tout ce qui anime le paysage. Deux de ces navires, réduits par la tempête à l'état de pontons, servent de magasins à charbon ; les deux autres suffisent au trafic du port.

Une demi-heure après, la Commission sanitaire monte à bord. Notre confrère Don Ferrero l'accompagne. La barque qui doit transporter à terre les passagers ne pouvant pas contenir plus de 8 personnes, il fallut du temps pour débarquer tout le monde. Un canot prit les bagages. Le *John Elder* semblait impatient de partir. D'une heure à quatre, le sifflet ne cessa d'accompagner les mugissements de la machine. A ce moment, après avoir remercié le commandant et les officiers, nous saluons nos compagnons de voyage qui se rendent au Chili et nous quittons le bord. En dix minutes nous sommes à terre. Un *Deo gratias* s'échappe de nos poitrines : il venait du fond du cœur. Nous le répétons volontiers à plusieurs reprises. Puis nous prenons la route de notre Maison. Les rues, larges et droites, sont pavées d'un tapis de gazon. Sur une belle place carrée et verdoyante, des animaux paissent tranquillement. Toutes les habitations sont en bois, à un seul étage, très propres, peintes à l'extérieur, et à l'intérieur tapissées de beau papier.

Au premier abord, on se croirait dans un camp ; ces constructions paraissent avoir été établies provisoirement par des gens qui ne comptent pas se fixer en cet endroit. Le mot de St. Augustin se présente à notre pensée : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*. Oh oui ! Notre patrie n'est point ici-bas, mais au ciel.

Nous voici chez nous. Notre première visite est pour la modeste église, qui est très pieuse ; sur l'autel trois petites statues : le Sacré-Cœur, N.-D. du Mont-Carmel et St. Joseph. Prosternés aux pieds du T. S. Sacrement, nous remercions Notre-Seigneur de nous avoir accordé un voyage extraordinairement béni. Toutes les Indiennes que Don Fagnano avait amenées de la Terre de Feu étaient accourues. Elles saluent les Missionnaires et font aux Sœurs, dont elles doivent partager le logement, mille démonstrations affectueuses.

### Clôture du mois de Marie.

Le soir, à 7 h. 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, après la récitation du Rosaire, chant solennel du *Te Deum*. L'église était remplie de fidèles. Ils venaient assister au Mois de Marie qui se clôture ici le jour



de l'Immaculée Conception; mais la nouvelle de notre arrivée et la joie de posséder des Sœurs avaient rassemblé ce soir-là une foule inusitée. La cérémonie finit à 9 heures, au coucher du soleil. Vous voyez qu'ici les jours sont longs. Nous avons évité l'hiver d'Europe et nous arrivons dans ce pays lointain, à temps pour jouir de l'été d'Amérique qui commence le 21 décembre. Au moment où je vous écris, nous avons 14 degrés seulement au-dessus de zéro; il pleut beaucoup, et le vent souffle presque continuellement. Toutefois, le 3 décembre fut une belle journée: ciel admirablement pur et pas un souffle d'air. On eût dit que le temps voulait, lui aussi, fêter notre venue.

#### Un incendie.

Le 4 décembre, vers 3 h. 1/2 de la nuit, nous fûmes éveillés par le tocsin qui sonnait à notre petite église. Je crus d'abord que c'était l'*Angelus*, mais bientôt on entend le cri: — Au feu! au feu! — Et aussitôt de tous côtés retentissent des coups de fusil au milieu de cris confus. Un moment, je pensai que l'incendie était chez nous. Je saute du lit, cours à la fenêtre et vois, à 300 mètres environ, une grande flamme s'élever très haut vers le ciel. Il s'agissait d'une cabane où couchait un brave domestique et qui contenait un dépôt de bois. En un clin d'œil, tout fut réduit en cendres. Si le vent eût soufflé, les maisons voisines et le pays tout entier auraient subi le même sort. Le domestique, se voyant impuissant à éteindre le feu, avait couru sonner notre cloche. Il avait dû abandonner dans la cabane un vénérable instrument qu'il persistait à appeler un *harmonium*, quoique ce débris d'un autre âge se fît longuement prier pour gémir quelques notes d'un timbre indéfinissable. Le pauvre homme ne savait pas un traitre mot de musique; mais le prétendu *harmonium* lui avait captivé le cœur.

Et tandis qu'il tirait avec frénésie la corde de la cloche, il répétait d'une voix lamentable:

— A Dieu... à Dieu, mon *harmonium*.... à Dieu, mon cher, à Dieu! — Et de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

#### Le Gouverneur de la Terre de Feu.

A midi, Don Fagnano, accompagné de trois de nos prêtres, alla faire visite au Gouverneur. Il n'était point chez lui. Mais le soir encore, lui et sa femme vinrent nous voir et nous témoignèrent combien le pays éprouvait de joie de l'arrivée des Missionnaires et en particulier des Sœurs. Le Gouverneur voulut bien promettre à nos Missions tout l'appui qu'il était en son pouvoir de nous accorder. Une de ses filles, très bonne musicienne, vient tous les soirs accompagner sur l'*harmonium* les cantiques espagnols et italiens qui

se chantent dans notre église à l'exercice du Mois de Marie.

#### La fête de l'Immaculée Conception.

Le 8 décembre, nous avons célébré la fête de l'Immaculée-Conception dont nous avons commencé la neuvaine en mer. Le matin, à la grand'messe en musique — celle de la *Sainte Enfance*, de M<sup>r</sup> Cagliero — l'assistance ne fut pas nombreuse à cause de la pluie.

Le soir, l'église était comble. Don Fagnano donna le sermon. Après le chant des cantiques et la récitation des prières indiquées pour la circonstance, la bénédiction du Très Saint Sacrement clôtura le Mois de Marie.

#### Costume des femmes de Puntarenas. Les chaises de notre église.

Les femmes ont ici, quand elles viennent à l'église, un costume singulier. Toutes indistinctement, riches ou pauvres, portent un grand voile sur un manteau noir qui les enveloppe entièrement et descend jusqu'aux pieds. Le visage seul est un peu découvert. Et toutes sont munies d'un petit tapis d'un mètre carré, en peau de guanaque, mais plus généralement en laine, et toujours brodé avec soin; elles le plient en forme de triangle et le tiennent par les deux coins réunis qui forment le sommet du triangle. Arrivées à l'église, où les bancs sont inconnus, elles étendent le tapis à terre et s'y agenouillent pendant l'office.

Quand nous aurons installé convenablement notre Maison et celle des Sœurs, nous commencerons la vie de travail que nous sommes venus mener ici. Bientôt nous ouvrirons les écoles, tout en nous occupant des Missions.

Vous avez maintenant la relation de notre voyage.

Veuillez agréer mes respects et offrir nos hommages à tous les Supérieurs, à Don Rua surtout; remerciez-le de la faveur qu'il nous a faite en nous accordant de partir pour les Missions. Remerciez également tous nos bien-aimés confrères et tous nos Coopérateurs, des prières qu'ils ont faites et font encore pour nous. Dites enfin aux nôtres de Valsalice de continuer à penser à nous, quand ils prient sur le tombeau de Don Bosco, afin que le Seigneur daigne bénir nos pauvres travaux et les faire servir à sa plus grande gloire.

Votre très affectionné en N.-S. J.-C.

DON BORGATELLO.





## DON BOSCO ET VICTOR HUGO.

(Suite et fin).

Voyant qu'il ne trouvait rien, au lieu de répondre, le poète pensait. A quoi pensait-il ? Peut-être à cette fosse où le mort

...sent la chevelure affreuse des racines  
Entrer dans son cerneil ;  
Il est l'être vaincu dont s'empare la chose ;  
Il sent un doigt obscur, sous sa paupière close,  
Lui retirer son œil (1).

Ce vieillard de quatre-vingt-un ans ne pouvait se dissimuler que cette fosse allait s'ouvrir pour lui : son interlocuteur venait de le lui rappeler. Était-ce donc là tout ce qu'il avait à espérer ?

Peut-être se disait-il amèrement :

Un moment nous brillons ;  
Puis, sur les panthéons ou sur les ossuaires,  
Nous frissonnons, ceux-ci drapeaux, ceux-là suaires,  
Tous lambeaux et haillons ! (2)

Mais plutôt il devait se dire :

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?

Passé encore d'avoir vidé l'amour, la joie, et même la vie ; mais avoir vidé l'espoir c'est plus que la mort, c'est la damnation. Il dut sembler à ce sombre génie qu'il était sur le point de franchir le seuil de cette porte sur laquelle Dante vit écrit en lettres noires :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate (4).

Le saint laissa le poète quelque temps pensif, puis voyant qu'il avait touché le fond de cette âme, il en retira la sonde pour y enfoncer une flèche qu'elle emporterait bon gré mal gré avec elle. Sans attendre que son interlocuteur eût répondu, brisant lui-même le premier le silence, et prenant ce ton d'autorité simple mais irrésistible que donnent la foi et zèle portés à un extraordinaire degré, il dit à ce vieillard déjà penché sur le bord de la tombe :

« Il vous faut penser à l'avenir suprême. Vous avez devant vous un peu de vie encore : si vous en profitez pour rentrer dans le sein de l'Eglise et implorer la miséricorde de Dieu, vous serez sauvé, et sauvé pour toujours. Dans le cas contraire, vous mourrez en incrédule, en réprouvé, et tout sera fini pour vous. Vous n'aurez plus rien à espérer que le néant ou le supplice éternel. »

Cette fois le poète répondit. L'orgueil d'un homme qui avait pris en pitié le genre humain ne pouvait s'accommoder d'une pareille leçon.

(1) *Les Contemplations*. Livre VI. Pleurs dans la nuit.  
(2) *Ibid.*  
(3) *Les Contemplations*. Livre V. Paroles sur la dune.  
(4) *Divina Commedia*. Canto terzo.

— « Vous me tenez là un langage, dit-il, où je ne vois ni religion ni philosophie : c'est une parole d'ami que je ne refuse pas d'écouter. Je sais que de tous mes amis, très avancés en fait de philosophie, aucun n'a jamais résolu le problème : ou l'éternité malheureuse ou le néant. »

Puis il ajouta : « Je veux méditer sur ce que vous venez de me dire, et, si vous le permettez, je reviendrai vous voir. »

Tout en regimbant, le poète se rendait à demi. Il était dominé par un ascendant qui venait de plus haut que la terre. Au contact d'un saint la fibre chrétienne venait de se réveiller en lui. Sans doute il avait tout fait pour éloigner Dieu.

Mais Dieu jamais ne se retire !  
Non, jamais, par les monts caché,  
Ce soleil, vers qui tout aspire,  
Ne s'est complètement couché !  
Toujours, pour les mornes vallées,  
Pour les âmes d'ombre aveuglées,  
Pour les cœurs que l'orgueil corrompt,  
Il laisse, au-dessus de l'abîme,  
Quelques rayons sur une cime,  
Quelques vérités sur un front (1) !

L'illustre visiteur avait voulu se cacher ; maintenant il tenait à se faire connaître. Il se sentait attiré vers cet homme simple comme un enfant, qui parlait comme un prophète. Ce n'était pas seulement le

..... Tibi me virtus tua fecit amicum

d'Horace (2) C'était quelque chose dont le poète ne se rendait pas bien compte, mais qui le tenait. Il serra la main du saint prêtre, et en le quittant, il lui remit sa carte. Son visiteur inconnu sorti, Don Bosco prit cette carte et il y lut : *Victor Hugo*.

### III.

Quelques jours après, à la même heure, Victor Hugo revint. Un attrait mystérieux le ramenait malgré lui vers cet humble prêtre. Cette fois n'était plus l'homme légende qu'il venait voir, c'était le ministre d'une religion qu'il avait autrefois pratiquée et vers laquelle il se décidait à faire un pas. Pourquoi seulement un pas ?

Hélas ! tout homme en soi  
Porte un obscur repli qui refuse la foi (3).

L'instrument qui, dans les desseins de Dieu, devait faire entrer la lumière dans cet obscur repli était là. Le prêtre dont le pur et doux regard devait pénétrer dans cette âme fermée par l'orgueil attendait qu'elle s'ouvrit. Le poète pouvait presque lui faire sa confession *les Contemplations* à la main.

(1) *Les Rayons et les Ombres*. — Fonction du poète.  
(2) *Satir.* Lib. II. Sat. V, v. 33.  
(3) *Les Voix intérieures*. XXVIII.



Hélas ! j'ai fonillé tout...

Qu'ai-je appris ? J'ai, pensif, tout saisi sans rien prendre ;  
J'ai vu beaucoup de nuit et fait beaucoup de cendre.  
Que sommes-nous ? Que veut dire ce mot : « Toujours ? »  
J'ai tout enseveli, songes, espoirs, amours,  
Dans la fosse que j'ai creusée en ma poitrine.  
Qui donc a la science ? Où donc est la doctrine ?  
Oh ! que ne suis-je encor le rêveur d'autrefois,  
Qui s'égarait dans l'herbe, et les prés, et les bois,  
Qui marchait souriant, le soir, quand le ciel brille,  
Tenant la main petite et blanche de sa fille,  
Et qui, joyeux, laissant luire le firmament,  
Laisant l'enfant parler, se sentait lentement  
Emplir de cet azur et de cette innocence ! (1).

Oui, poète, c'est là ce qui vous manque pour redevenir chrétien. Laissez-vous de nouveau emplir d'innocence en laissant luire sur votre âme le firmament des vérités divines. Reprenez, non plus en poète, mais en chrétien, tête nue, les genoux en terre, votre beau dialogue d'autrefois :

— D'où viendra la lueur, ô Père ?  
Dieu dit : « De vous en vérité. »  
Allumez, pour qu'il vous éclaire,  
Votre cœur par quelque côté ! (2).

Vous êtes au terme de votre carrière : qu'attendez-vous ? La vie, vous le savez bien,

La vie à différer se passe,  
De projets en projets, et d'espace en espace  
Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.  
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,  
Nous disons : « Il est temps. Exécutons ! C'est l'heure. »  
Alors nous retournons les yeux, — la mort est là ! (3)

Victor Hugo savait cela ; il avait, la chose est probable, pensé à tout cela. Mais, faute d'un courage qui eût été, il faut l'avouer, cent fois héroïque, il était résolu à attendre, sauf à risquer son éternité. En abordant le saint pour la seconde fois, il lui prit les mains, et il lui dit :

« Je ne suis plus le personnage de l'autre jour : je vous ai fait une plaisanterie en me présentant comme un incrédule. Je suis Victor Hugo, et je vous prie de vouloir bien être mon ami dévoué. Je crois à l'immortalité de l'âme, je crois en Dieu, et j'espère bien mourir entre les bras d'un prêtre catholique qui puisse recommander mon âme au Créateur » (4).

C'est là tout ce que Don Bosco a jugé à propos de nous révéler de cette seconde entrevue. C'est assez pour nous montrer un

côté peu connu de l'âme du grand poète, et pour faire la lumière sur le problème de ses derniers moments, hélas ! une lumière bien triste !

#### IV.

On sait que deux ans après cette entrevue, dans ce même mois de mai au milieu duquel il avait manifesté à Don Bosco son espoir de mourir entre les bras d'un prêtre catholique, Victor Hugo fut atteint de la maladie qui l'emporta. Dans la soirée du 22 mai il paraissait devant Dieu, mais sans avoir été assisté par un prêtre. Le prêtre n'avait pu arriver jusqu'à lui. Le vénéré cardinal Guibert, on se le rappelle, écrivit à M<sup>me</sup> Lockroy que si l'illustre malade avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, il se ferait un devoir bien doux — c'est ainsi qu'il s'exprimait — d'aller lui porter lui-même les secours et les consolations dont on a un si grand besoin dans ces cruelles épreuves. Ce fut M. Lockroy qui répondit. La lettre de l'Archevêque avait-elle été communiquée au malade ? Cette réponse autorise à en douter bien fort, et c'est le moins qu'on puisse dire. Comme le bruit de cette démarche cléricale s'était promptement répandu, le journal *La Justice* se chargea de rassurer les partisans de la libre pensée. L'alarme commençait à se mettre dans leur camp. « On peut être rassuré, se hâta de dire la *Justice*, probablement bien informée, Victor Hugo est bien protégé sur son lit de souffrance contre cette monstrueuse profanation catholique qui s'exerce sur les malades vaincus par la nature, pour déshonorer leur œuvre, et qui cherche à mutiler plus que le corps : la pensée et la gloire. »

Victor Hugo vit venir la mort : son grand âge et de terribles souffrances l'avertirent de son approche. Ces souffrances lui laissèrent jusqu'au bout la lucidité de son esprit. Il connaissait de réputation le cardinal Guibert ; il ne pouvait ignorer quelles étaient sa prudence et sa mansuétude, l'élevation de son esprit et la noblesse de son caractère. Si la lettre si délicate et si épiscopale dictée par ce grand cœur lui avait été lue, lui eût-il fermé sa porte ? L'eût-il écarté de son lit de mort lui qui, deux ans auparavant, exprimait à un saint, avec une

(1) A celle qui est restée en France.

(2) *Les Rayons et les Ombres*. Caruleum mare.

(3) *Les Feuilles d'automne*, XXVII.

(4) Toutes ces paroles de Don Bosco et de Victor Hugo sont textuellement empruntées à la dixième édition du livre de M. D'Espiney : *Don Bosco*. Ce volume, petit in-8° de XVIII-507 pages, n'est pas la Vie de Don Bosco. Les Salésiens pensent et tiennent à dire bien haut qu'il faudra des années de travail avant qu'on puisse faire connaître ce saint au public d'une manière à peu près complète. « Ceux qui ont vécu de sa vie, écrivent-ils dans leur *Bulletin Salésien*

de septembre 1888, et recueilli ses actes, attestent que cette vie est un monde ; elle comporte des documents si nombreux et d'une importance telle que l'Eglise verra, à l'heure de la Providence, s'écrire dans son histoire une page que personne ne peut soupçonner. » M. d'Espiney savait cela : il est vraiment bien placé pour le savoir. C'est de l'avis des enfants de Don Bosco qu'il a adopté pour son livre une forme qui n'est pas celle d'une biographie. Son ouvrage, composé presque entièrement de traits détachés, dont beaucoup sont inédits, ressemble à un collier de perles fines. Il est d'une lecture qui repose, captive et édifie.



sincérité dont on ne saurait douter, l'espoir de mourir entre les bras d'un prêtre catholique ? Il n'est pas possible de l'admettre.

Ce qu'on peut croire c'est que s'il avait vu se pencher sur son lit d'agonie cette tête vénérable, couronnée de cheveux blancs, cette figure austère et douce, amaigrie par la souffrance et devenue presque transparente, cette figure qui semblait d'une autre âge et faisait penser aux anciens Pères de l'Église, s'il eût entendu cette voix calme, grave, lente et mesurée, qui semblait scander des oracles, s'il eût senti passer dans des paroles inspirées par la foi et la charité une âme de prêtre, il se serait rappelé Don Bosco, il se fût souvenu du Dieu de ses premières années, et après avoir vécu en incrédule, il eût retrouvé, au bord de son éternité, la force de mourir en chrétien.

Si les avertissements terribles du saint prêtre de Turin lui revinrent alors à la mémoire, ils ne purent, à cette heure tardive, que l'effrayer et le jeter dans le désespoir. Plaise à Dieu qu'en mesurant du regard la profondeur de l'abîme d'où il avait à remonter pour arriver jusqu'à Dieu, et en se voyant seul, il ne se soit pas, au fond de son cœur, écrié, comme le Manfred de Byron : Il est trop tard ! Il est trop tard !

Ah ! si du moins, à défaut du prêtre, une main aimée et pieuse eût, à son heure suprême, placé devant ses regards et approché de ses lèvres l'image du Sauveur mourant pour nous sur la croix ! Peut-être se fût-il souvenu de ces beaux vers qu'il avait écrits dans ses *Contemplations* pour être placés au bas du Crucifix :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.  
 Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.  
 Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.  
 Vous qui passez, venez à lui, car il demeure (1).

Qui sait si, à la vue de cette image consolante, il n'eût point, au moment où ses yeux allaient se fermer pour toujours à la lumière d'ici-bas, tourné son regard repentant vers ce Dieu d'où pouvait lui venir le pardon, et s'il n'eût point dit, avec plus de conviction et de vérité que dans *Les Quatre Vents de l'esprit* :

Mon esprit....  
 Voit le jour par les trous des mains de Jésus-Christ (2).

Mais on a beau chercher dans sa vie, on ne voit pas ce qui aurait pu lui mériter cette

(1) Il est regrettable que Victor Hugo n'ait pas songé, dans ses dernières années, à envoyer ce quatrain au Conseil municipal de Paris ou à quelque ministre de l'instruction publique. Il aurait seulement dû y ajouter ce vers :

Et vous que l'insultez, tremblez, car il punit.

(2) Ne plaignez pas l'élu qu'on nomme le prosorité

Mon esprit que le deuil et que l'aurore attire

Voit le jour par les trous des mains de Jésus-Christ.

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, XXXIII).

faveur suprême. Dieu, qui ne lui devait rien, lui avait tout donné, et il avait abusé de tout, d'une éducation chrétienne, du succès, de la gloire et du génie. Il est fort à craindre qu'une présomption qui ne connaissait plus de bornes, ne l'ait perdu pour l'éternité en le portant à abuser du temps et d'une de ces grâces qu'on peut appeler décisives.

Du temps d'abord. Dieu l'avait attendu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans. Hugo voulait qu'il l'attendît jusqu'à sa dernière heure, estimant sans doute qu'il méritait bien ces égards. Ce sont là des égards que Dieu ne doit à personne, et il les devait à Victor Hugo moins qu'à tout autre.

Horace compare celui qui ajourne l'amendement de sa vie à un paysan qui, pour traverser une rivière, attend que l'eau soit écoulée :

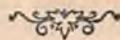
*Qui recte vivendi prorogat horam  
 Rusticus expectat dum defluat amnis ; at ille  
 Labitur et labitur in omne volubilis œvum* (1).

En fait d'amendement de vie, le poète de Rome ne connaissait que celui auquel nous pouvons arriver par nos propres forces. Il ne soupçonnait même pas cette vie surnaturelle, mise en nous par Dieu lui-même, que nous pouvons bien perdre sans lui, mais que nous ne pouvons plus retrouver sans un secours tout particulier de sa grâce. Que n'eût-il pas dit s'il eût connu, comme nous chrétiens, ces visites d'un Dieu qui, à certaines heures, se tient à la porte d'un cœur dévoyé et y frappe par sa grâce et, si ce cœur refuse de lui ouvrir, s'éloigne quelquefois pour toujours ? Sans doute Dieu ne refuse jamais à aucune âme, même parmi les plus criminelles, le secours surnaturel absolument nécessaire pour obtenir son pardon et, comme l'a dit éloquemment Lacordaire, « ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais » (2). Mais il y a des appels pressants que Dieu ne renouvelle plus, des grâces de choix qu'il ne donne qu'une fois, et qu'il importe de mettre à profit sans retard, comme on saisit une main tendue au milieu d'un naufrage. Il n'est pas rare que, dans la vie d'un homme, il y ait une heure d'où dépend son éternité. Il est probable que, pour Victor Hugo, cette heure fut celle où Dieu daigna lui faire une dernière sommation de miséricorde et d'amour par l'organe du saint.

P. RAGEY, *mariste*.

(1) Epist. Lib. I. Epist. 2, v. 41 et seq.

(2) Confér. de N.-D. de Paris. 72<sup>e</sup> conf.





## NÉCROLOGIE.

M<sup>e</sup> ROUQUIER.

Nice, Patronage St. Pierre, le 12 mars 1889.

M. LE RÉDACTEUR  
ET CHER CONFRÈRE,

M<sup>e</sup> Rouquier, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Nice, est mort sur la brèche. Les deux derniers jours qui précédèrent sa mort, il défendait encore les intérêts du Patronage contre un voisin incommode. Il faisait partie du Comité protecteur du Patronage Saint-Pierre depuis la création de ce Comité, janvier 1888. Il était de toutes les bonnes œuvres de Nice, et toutes les saintes causes trouvaient en lui un défenseur aussi dévoué que désintéressé.

Le coup qui Va frappé a profondément atteint toutes les bonnes œuvres auxquelles M<sup>e</sup> Rouquier consacrait depuis si longtemps une partie de son existence, et a répandu le deuil dans notre ville. Les funérailles ont eu lieu ce matin. Le nombreux cortège qui accompagnait les restes mortels de l'ami des pauvres, a montré mieux qu'on ne saurait le dire, que sa droiture et ses bonnes œuvres lui avaient gagné tous les cœurs.

Nous avons une lourde dette de reconnaissance envers cet excellent Coopérateur; aussi je vous prie de recommander son âme aux prières de toute la Maison de Turin.

Veuillez agréer, mon cher ami, l'assurance de mes sentiments bien affectueux in Domino.

L. CARTIER  
P. S.

## UNE ŒUVRE CATHOLIQUE.

Don Bosco a poursuivi avec une conviction toute sacerdotale et par tous les moyens que lui fournissait la Providence, la réalisation d'une idée chère à son cœur et bien digne de sa foi: replacer le domaine immense des connaissances humaines dans une atmosphère surnaturelle. Mais si la lutte contre la déviation païenne des études le trouva toujours sur la brèche, nous pouvons affirmer que l'action positive et directe avait à ses yeux une importance considérable. Nous n'en voulons pour preuve que la publication, par les Salésiens, de la Bibliothèque de la jeunesse italienne et des Classiques latins et grecs. Ces deux œuvres sont à plus d'un titre, une conquête de l'esprit catholique, en Italie et au loin. Don Bosco eût donc accueilli avec un véritable bonheur la pensée qui inspire à l'éminent auteur des Petits Bollandistes, Mgr. Paul Guérin, l'œuvre magnifique du Dictionnaire des Dictionnaires. Nous croyons, par conséquent, devoir faire, en faveur de l'Encyclopédie Catholique, une exception à nos règles concernant la publicité du Bulletin Salésien. Et c'est avec la certitude de nous associer à un mouvement tenu de bien haut, que nous recommandons à nos Coopérateurs le Dictionnaire des Dictionnaires. La quatrième page de notre couverture parle des conditions auxquelles on peut se procurer cet ouvrage.

## GRÂCES

ATTRIBUÉES A MARIE AUXILIATRICE

et à l'intercession de Don Bosco.

Examens bénis.

V\*\*\*, 18 août 1888.

J'ai tout lieu de croire que Notre-Dame Auxiliatrice nous a exaucés quant aux examens de mon fils; tout lui fait espérer une réussite de laquelle dépend une existence militaire dans un tout autre début que la caserne. Nos cinq enfants nous contentent et sont également satisfaits en ce moment.

M\*\*\*.

Reconnaissance anonyme.

28 août, fête de saint Augustin.

MON RÉVÉREND

ET BON PÈRE DON RUA,

Merci de vos prières, merci de ce que j'appellerais miracle, s'il ne devait devenir presque continuuel.

Mon fils a passé une nouvelle épreuve, protégé par Marie Auxiliatrice. Il semble fier, il ne se doute pas que Marie Auxiliatrice, par votre intercession, a tout fait! Oh! priez-la, tant que je ne vous dirai point: assez. Je connais le danger.

Merci encore, et respectueusement serai toujours

Votre anonyme de Lille.

Une médaille précieuse.

C\*\*\*, 26 septembre 1888

MON BON PÈRE,

Je vous adresse ci-inclus une petite somme de cinq francs pour une Messe d'actions de grâces, en reconnaissance du secours obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice, par l'intercession du vénéré Don Bosco, j'en ai la douce conviction. Jugez-en.

Une de mes voisines, à la campagne, tombe gravement malade.

Seule, avec son mari et son fils qui, sans être hostiles à la religion, se faisaient illusion, et n'appelaient pas le prêtre, la pauvre femme courait grand danger.

Ce que voyant, je lui ai porté une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice, bénite par notre s. Don Bosco, qu'elle avait connu à Nice.

La malade la reçut avec joie et ne cessait de la baiser.

Quelques heures après, le danger augmentant, le curé fut appelé par une personne étrangère et vit qu'on n'était point disposé à le laisser entrer. Heureusement la porte étant entr'ouverte, la malade entend parler, et demande: qui est là? — C'est M. le Curé,



lui dit-on. — Et elle s'écrie : Oh ! c'est la Sainte Vierge qui me l'envoie ! Faites-le vite entrer.

Elle se confesse, reçoit tous les Sacrements, et quelques heures après elle perdait connaissance...

Veuillez donc remercier et cette tendre Mère et son saint Serviteur !

### Récompense de la foi.

Les F\*\*\* (Cher), 2 octobre 1888.

#### MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai obtenu la grâce que j'avais demandée, et je vous envoie cinquante francs pour avoir part de nouveau à la bénédiction de Don Bosco. Vous voudrez bien mettre ma mère sur la liste des personnes défuntées dans l'année. Bénissez tous les miens, mon Révérend Père et croyez à tout mon respect.

M\*\*\*.

### Comment finit une neuvaine.

B\*\*\*, 25 octobre 1888.

#### MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous trouverez ci-joint un mandat postal de dix francs que je vous prierai de remettre au digne Successeur de Don Bosco ; ce sera mon offrande. L'état de gêne dans lequel je me trouve présentement m'a donné l'idée de faire une neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice, m'engageant intérieurement à envoyer mon offrande à l'Œuvre qu'elle protège sans attendre la fin de la neuvaine. Cette bonne Mère n'a pas voulu se laisser devancer, car le deuxième jour de la neuvaine j'étais sorti d'embarras. Ma confiance est largement récompensée ; à l'heure actuelle je continue ma neuvaine, mais en actions de grâces.

E\*\*\*.

Le compte-rendu complet de la visite de Mgr. Cagliero à nos Œuvres de Nice, envoyé en temps opportun, ne nous était pas arrivé pour le BULLETIN de mars. Nous avons dû demander à Nice une nouvelle relation que nos Coopérateurs auront le plaisir de trouver dans notre numéro de mai.

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Mars-Avril 1889.

France.

†

AURILLAC : M. l'abbé Lamouroux, curé, *Saignes*.

BOURGES : M. l'abbé Vallière, curé-doyen, *Les Aix d'Angillon*.

CAHORS : M. l'abbé Soulié, archiprêtre de *Saint-Etienne, Cahors*.

NIMES : M. l'abbé d' Everlange, Curé-doyen, *St. Gilles*.

PÉRIGUEUX : M. l'abbé Cheyssac, curé, *La Roche-Chalais*.

†

ARRAS : M<sup>lle</sup> Clémence Leseq, *Aire-sur-la-Lys*.

CAMBRAI : M<sup>me</sup> Henri Boisse, née Sophie-Fanny-Jeanne Ovigneur, *Lille*.

DIJON : M<sup>me</sup> Wendeling, *Dijon*.

LUÇON : M<sup>lle</sup> Gentet de la Chesnelière, *Fontenay-le-Comte*.

NICE : M. Théophile Rouquier, avocat, *Nice*.

PARIS : Madame V<sup>ro</sup> Lemaitre, *Paris*.

POITIERS : M. le V<sup>te</sup> de Cugnac, *Niort*. (100 f.)

SOISSONS : M<sup>me</sup> Eugénie Labadié, *Notre-Dame de Liesse*.

TOULON : M<sup>lle</sup> Marie Rampal, *Toulon*.

Etranger.

†

AUTRICHE-HONGRIE : M. l'abbé Kukovic, Supérieur des Missionnaires, *Laiabach*.

SUISSE : M<sup>me</sup> Maria Josepha Bruggmann Kern, *Bischofszell*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à D. Lemoyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15 ; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe ; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres, pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec permission de l'Autorité ecclésiastique - Gérant: MATHEU GHIGLIONE